

## La guerre, c'est aussi des expériences individuelles :

Il est temps maintenant de relire à hauteur d'homme, et non plus au niveau des cartes d'état-major, les premières opérations militaires que nous avons décrites. Nous ne voudrions pas laisser l'impression que les soldats se contentent de suivre les belles flèches de couleur des cartes précédentes. Non, l'histoire de la guerre est incarnée par des hommes qui sont les véritables acteurs des manœuvres de l'été et de l'automne 14. Ils entendent d'abord les chants de *la Marseillaise* au départ de leur garnison, qu'ils fredonnent peut-être, puis le son des détonations ; ils marchent, beaucoup, puis courent pliés en deux sous les balles ; ils ont faim et soif car la chaleur de l'été est accablante ; leurs godillots et leurs bretelles les font souffrir ; ils découvrent de nouveaux horizons et entrent en contact avec des individus étrangers pour eux (des Nancéens, des Belges) ; ils sont fatigués, prêts à dormir n'importe où ; ils sont fiers d'être Français quand des civils leur apportent du café, du tabac au cours de leurs marches ou quand ces mêmes civils les encouragent au passage de leur train ; ils pleurent leurs camarades qu'ils ne retrouvent plus ; ils respirent et sentent les odeurs de la poudre et du brûlé. C'est ça le quotidien des vrais acteurs de la guerre.

Nous utiliserons deux carnets de campagne. Nous ne pouvons pas détailler le quotidien de chaque régiment où sont incorporés les Nozéens.

### Les premiers mois de guerre d'un carrier de la Touche de Boissais : François DOUCET :

Voilà l'homme que nous allons suivre : 25 ans en 1914, célibataire, soldat de 1<sup>ère</sup> classe au 135<sup>ème</sup> RI comme l'attestent ses chevrons aux avant-bras sur la photo ci-dessous, bon tireur comme le rappelle le cor de chasse sur le bras gauche qui signifie qu'il a obtenu un prix de tir<sup>1</sup>. Peut-être appartient-il à la Société de tir « la Nozéenne »<sup>2</sup>.



*Avec de la couleur : képi, chevrons de manche, numéros du régiment sur la patte de collet et épaulettes en rouge garance, bandeau du képi et tunique en bleu foncé, cor de chasse en jaune, boutons « à la grenade » de l'infanterie en cuivre.*

1 Les poses de conscrits en uniforme durant leur service prêtent parfois à confusion. Le photographe de la ville de garnison dispose de tout le matériel et des grades militaires et les propose parfois à ses sujets, dans un cadre stéréotypé. Par exemple, les épaulettes « d'apparat » et les gants ne font pas partie du « barda » de François DOUCET. Nous doutons également du prix de tir, car en y regardant de près, l'écusson n'est pas cousu sur la manche, mais simplement épinglé.

2 L'Union des sociétés de tir de France est une association à vocation patriotique créée en 1886. Le président de la République en est le président d'honneur. Les dirigeants sont souvent les instituteurs car les membres ont entre 10 et 18 ans. En 1900 est créé le brevet d'aptitude militaire de gymnastique et de tir. En réalité, la jeunesse envisage plus ces sociétés comme des groupes de rencontre et de sociabilité que comme une véritable préparation militaire. A preuve, le petit nombre de ceux qui obtiennent leur brevet d'aptitude militaire.

Nous avons laissé notre homme devant la gare St-Laud d'Angers, l'après-midi du mardi 4 août 1914, au moment du départ du 2<sup>ème</sup> bataillon<sup>3</sup>, dans une ambiance urbaine exaltée et survoltée par l'assurance d'une victoire facile et courte. Nous imaginons les scènes d'adieu et les cafés bondés de partants. Dans son carnet, il mentionne les villes d'étape pour gagner la frontière germano-lorraine : Tours, Orléans, Sens, Troyes, Toul (Meurthe-et-Moselle<sup>4</sup>). En trois jours, son régiment atteint son point de concentration au sein de la 18<sup>ème</sup> DI avec les régiments tourangeaux du 9<sup>ème</sup> CA, lui-même rattaché à la II<sup>ème</sup> Armée du général DE CASTELNAU. On se souvient que le plan XVII assigne la 2<sup>ème</sup> Armée à un rôle de diversion, en portant la guerre dans l'empire allemand. Tous ces numéros ou chiffres (135<sup>ème</sup>, 2<sup>ème</sup> bat., 18<sup>ème</sup> DI, 9<sup>ème</sup> CA, II<sup>ème</sup> Armée) font désormais partie intégrante de l'univers mental de François. Et encore, nous ne disposons pas du numéro de son unité de base, à savoir la compagnie, ni de sa section et encore moins de son escouade<sup>5</sup>... Cette dernière est composée d'une quinzaine d'hommes dirigés par un caporal ou cabot. C'est la communauté de vie du combattant pendant toute la guerre, sa « nouvelle famille ».

Arrivée le 7 août à Toul, son régiment et le 77<sup>ème</sup> de Cholet parcourent environ 30 km à pied pour atteindre **St-Nicolas-de-Port** au sud-est de Nancy. Elle y est le lendemain à 9 heures. « Toute la garnison est partie, les habitants ont vu des Uhlans ». Nous imaginons la tension qui monte d'un cran à l'évocation des lanciers allemands. En effet, depuis la première guerre franco-allemande, les escadrons d'Uhlans ont laissé des souvenirs terrifiants dans la mémoire collective des Français. Il faut renforcer les tours de garde dans la ville. Les journées passent en séances d'entraînement et de maniement des armes.



*Il faut imaginer la section de François DOUCET qui défile dans Nancy, bien encadrée. Quatre caporaux avec leurs deux chevrons rouges sur les bras en tête, le sergent à droite, qui porte la barbe, avec un képi surélevé.*

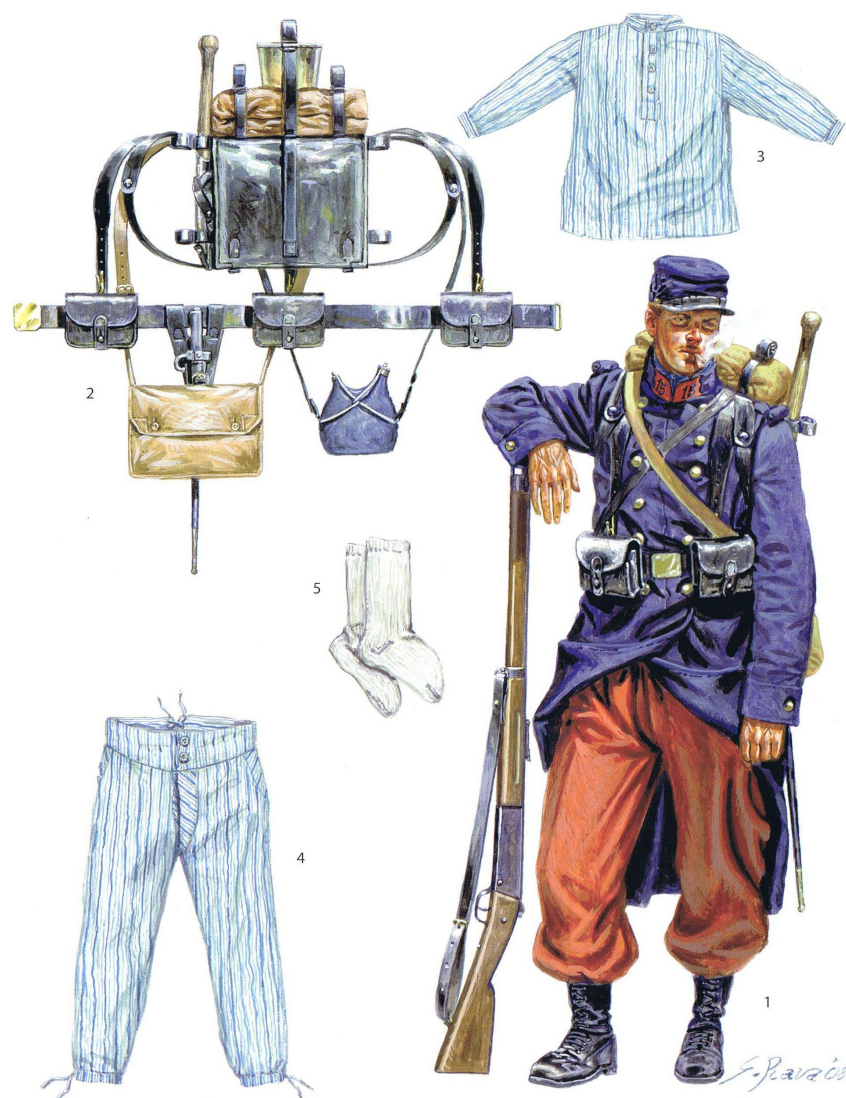
3 Un régiment d'infanterie en 1914 est composé de 3 ou 4 bataillons, soit en théorie 3000 fantassins. 2 régiments d'infanterie forment une brigade ou une demi-division et deux brigades forment une division avec 3 groupes d'artillerie, un escadron de cavalerie et une compagnie du génie, soit environ 15 000 hommes.

4 Nous rappelons que l'expression « Alsace-Lorraine » pour désigner les provinces que la République française cède à l'empire allemand en 1871 est un abus de langage. En effet, seuls les  $\frac{3}{4}$  de la Moselle avec Metz,  $\frac{1}{4}$  de la Meurthe-et-Moselle, une partie des Vosges sont annexés par le Kaiser. Nancy, Epinal et Verdun restent des places françaises.

5 Un bataillon d'infanterie compte quatre compagnies de 250 hommes, soit pour un régiment un total de 12 ou 16 compagnies. Une compagnie est divisée à son tour en quatre sections de 60 hommes. Cela reste théorique et dès le début des combats, les hommes sont transférés d'une section à l'autre ou d'une compagnie à l'autre au fil des pertes croissantes.



Après deux jours d'attente, son régiment traverse **Nancy** le 10 août, dont les habitants font un accueil chaleureux aux gars de l'Ouest, à 10 heures du matin sous une chaleur accablante. Ensuite, direction **Champigneulles** à 5 km au nord de Nancy. Pour le Nozéen, ce nom évoque le « pays de la bière ». D'ailleurs, François se sert et avale d'un coup une bouteille. Son caporal-chef est obligé de l'attendre pour rejoindre à la hâte la prochaine halte. Nous constatons dans quel état d'impréparation pour la marche en plein été se retrouve les jeunes soldats. L'intendance ne suit pas.



*Voilà l'équipement que François DOUCET devait porter. Noter le port de la capote en laine en plein été, le barda ou havresac, dit « as de carreau », contenant une chemise de rechange, la paire de chaussettes et divers ustensiles de cuisine, le tout pesant une trentaine de kilos. Nous sommes loin de la mise en scène de son portrait de conscrit...*

Cette impression d'armée désorganisée et de soldats traînants n'est pas un cliché. La chose est confirmée par d'autres soldats du 135<sup>ème</sup> RI, témoins de cette traversée de Nancy et de Champigneulles, qui ont laissé un carnet. Ernest DELIEN du Loroux-Béconnais est parti d'Angers avec un jour de retard sur la bataillon de François, et il ne rejoint son unité que le samedi 8 août. Lors de la traversée de Nancy avec sa compagnie, il affirme que « rien ne manque sur notre passage, du café, de la bière, du sirop, du tabac, des allumettes, des pastilles de menthe, ce qui montre la générosité des braves gens »<sup>6</sup>.

Le soir du 10 août, le 2<sup>ème</sup> bataillon du 135<sup>ème</sup> RI a atteint **Nomény**, soit encore une étape de 30 km. François ne peut atteindre l'étape et dort dans un pré avec d'autres traînants. Les journées

<sup>6</sup> Le carnet d'Ernest DELIEN est en ligne sur un site collaboratif européen. Le lien de sa contribution est le suivant: [https://www.europeana.eu/portal/fr/record/2020601/contributions\\_19575.html](https://www.europeana.eu/portal/fr/record/2020601/contributions_19575.html)

suivantes (du 11 au 17 août), toujours pas d'ennemis, mais les soldats se font terrassiers et bûcherons :

« Pendant qu'une partie faisait de l'ombre avec les feuillages, les autres faisaient des tranchées sur le Grand-Couronné. On abat les arbres pour les tirs d'artillerie, sans distinction pommiers, poiriers, pruniers, tout. Les tranchées que l'on fait sont hautes de 1 mètre et large autant, pour tireur à genou, et boisé ».

Les tranchées ne sont pas une invention de novembre ou décembre 1914. C'est une technique de défense ou d'encerclement déjà éprouvée à grande échelle lors des conflits précédents : guerre de Crimée (lors du siège de Sébastopol), guerre civile américaine, guerre russo-japonaise (siège de Port-Arthur).

Le 18 à 4 heures du matin, le régiment quitte Nomény pour se diriger vers la frontière matérialisée par une ligne d'arbres. La tension monte parmi tous les « pays » du régiment. Mais à 11 heures du matin, une auto les dépasse et ils stoppent leur avancée. Ils en profitent pour manger des prunes... Personne ne comprend et ne sait ce qui se passe. Puis...

« Demi-tour, on retourne sur nos pas direction de Nancy au plus vite, cette fois ça barde ».

François et les « bonshommes » de son régiment ne le savent pas encore, mais ils sont transférés en renfort sur le front de la Meuse où, JOFFRE a été informé depuis le 14 août que les effectifs des armées allemandes engagées en Belgique ont été sous-estimés... de moitié. En regagnant Nancy, François indique qu'il croise la réserve du 135ème, dont « plusieurs sont nos anciens », qui vont les remplacer en Lorraine. Dans ce 335ème RI, il a peut-être croisé des connaissances nozéennes. Nouvelle étape d'une trentaine de kilomètres en deux jours, puisqu'ils arrivent à Nancy le 19 août à 16 heures.

Ils embarquent rapidement dans le train et atteignent **Sedan** le 20 août à 8 heures du matin. Ils sont rattachés désormais à la 4ème Armée aux côtés des Nantais et des Vendéens. Aussitôt, ils se mettent en formation de marche pour se diriger à la rencontre de l'armée d'invasion allemande en Belgique. Là encore, les habitants les accueillent chaleureusement avec du lait et du tabac. Ils atteignent **Bièvre** le 22 août au matin, où ils cantonnent après encore une étape de 30 km. Reconnaissances, travaux de terrassement, creusement de trous de tirailleurs, tours de garde, exercices... les corps sont toujours maintenus en activité par les sergents serre-file. Suit un passage intéressant sur l'évocation de la bataille de **Maissin** qui se déroule à une dizaine kilomètres à l'est :

« Vers l'est, on entend une fusillade suivie du canon. Oh ! Oh ! Ça va mal là-bas. C'est à Messine disent les habitants. Après, on a appris que c'était le 11ème corps de Nantes qui recevait le baptême du feu. Le soir on se balade un peu dans Bièvre, ceux qui ne sont pas de garde. On entend plus la fusillade, mais en effet du feu de toutes parts, ça brûle partout. « Ça sent le brûlé » dis un copain ».

En effet, comme nous l'avons dit dans notre première partie, les premiers soldats à intercepter l'armée allemande sont les Nantais et les Vendéens à Maissin. Sans le savoir, ses « pays » François DENIEL et André VAILLANT, les deux premiers Nozéens tombés au champ d'honneur, sont au beau milieu de cette fusillade et de cette cannonade. Ils n'ont rien pu faire. Dans la nuit du 22 au 23 août, les combats font rage du côté de Porcheresse au nord-est de Bièvre. Pour se venger du retard accumulé dans leur progression, les Allemands mettent le feu à l'église de Porcheresse<sup>7</sup>. C'est le « feu de toutes parts » et l'odeur de brûlé qui arrivent aux yeux et au nez de François. Pour le 135ème, c'est le calme avant la tempête.

<sup>7</sup> Informations issues d'un documentaire de la télévision belge locale de Dinant, intitulé « Dimanche 23 ». Il évoque le martyre de la ville de Bièvre en 1914, disponible en ligne : <https://www.matele.be/dimanche-23-le-jour-ou-tout-a-bascule>.





Flèche orange : progression de la 4<sup>ème</sup> armée allemande, flèche rouge : repli du 11<sup>ème</sup> CA dans la soirée du 22. Le 135<sup>ème</sup> RI a pris appui sur la ligne de chemin de fer 166 des Chemins de fer de l'Etat belge.

Quand aujourd'hui, l'auteur consulte *Google Earth* sur son ordinateur de salon, il découvre le paysage des premiers combats ardennais des Noziéens. Le vert domine. Ce ne sont que forêts de sapins, petits ruisseaux, reliefs vallonnés culminant à 600 mètres d'altitude et chemins escarpés, le tout entrecoupé de prairies et de plaines. Ce n'est pas un couloir d'invasion traditionnel, mais cela n'a pas empêché les Allemands de « percer » les défenses ennemies.

Le dimanche 23 août à l'aube, le 135<sup>ème</sup> RI prend ses positions, car le 64<sup>ème</sup>, le 65<sup>ème</sup>, le 93<sup>ème</sup> et le 137<sup>ème</sup> RI n'ont rien pu faire à Maissin. La compagnie de François se trouve en avant de la ville à l'est. Pour raconter cette journée, nous allons « décortiquer » l'événement à partir de trois points de vue et ensuite nous tenterons de faire une synthèse. Commençons par le récit « au ras du sol » de François :

« Ma compagnie est à droite du bataillon et le bataillon à droite de la ville, nous sommes donc complètement en dehors du village, tout le long d'une voie ferrée qui s'en va dans la direction de l'ennemi. Pas un coup de feu, un brouillard nous bouche la vue. Il est sept heures, le capitaine se balade sur son carcan (vieux cheval) et ne se doute de rien, on dirait une manœuvre de compagnie. « C'est bien !!! Faites des petits trous. Pas comme ça, dans l'autre sens ». Le talus où s'élève la voie de chemin de fer est déboulée un peu à coup de pioche et on se cache chacun derrière son buisson. Mais le vieux se balade toujours d'un bout à l'autre de la compagnie.

A huit heures, on entend des coups de feu, on tire sur les compagnies qui sont juste en avant du village, quelques balles nous arrivent maintenant, ils nous tirent du flanc. Puis voilà le canon qui tire, les obus arrivent sur le village et ça craque.

Maintenant, ça siffle aussi, pas encore beaucoup sur nous mais plus à gauche et sur la ville. On voit les boches dans la plaine à 1000 mètres au moins. Les compagnies de gauche battent déjà en retraite, celles qui n'ont pas été ramassées prisonnières. Et nous, on est obligé de déloger aussi, cependant encore on n'a pas trop de mal parce que l'on se trouve caché le long de la voie ferrée. Mais voilà qu'on arrive à la route, faut garder un pont du chemin de fer et la route à droite. Je suis avec ma section sur le pont, le fusil appuyé sur le parapet, on fait feu sur les boches qui avancent dans la plaine. Voilà les 77 (obus allemand de 77 mm), c'est notre tour, nous sommes repérés et faut déguerpir. Dans un champ d'avoine, on se faufile, beaucoup y reste, c'est là que sont presque toutes les victimes. Au



bout du champ, on se réunit un peu sous des grands arbres. Le capitaine crie : « Voulez-vous pas vous sauver, tas de fainéants ! » Puis il est blessé et obligé d'abandonner son cheval. On entend sur la gauche : « Les voilà, sauve qui peut », et chacun se sauve sous la mitraille qui n'avait pas cessé.



*La compagnie de François en tirailleurs le long de la voie ferrée.*

Je traverse un champ à découvert, tant pis et je balance mon sac, je m'arrête, je fais une petite pause. Je suis seul, je regarde un petit bois à ma gauche. Je le joins et dedans je suis la lisière. J'ai la route à ma droite à 500 mètres. Lors du tir d'artillerie, je reviens à la route et je trouve les copains, mais de toutes les compagnies mélangées.

Un commandant veut nous rassembler, nous voilà en tas. Au même moment deux chevaux de chasseurs de chez nous, pris de peur par l'éclatement d'un obus, arrivent à fond de train sur nous. Nous avons la frousse, croyant que c'est les boches. Nous nous sauvons dans les bois de sapins et chacun s'en va comme il peut. On se retrouve sur la grande route qui conduit en France. Et après avoir fait 50 km en vitesse, on va se réunir dans un petit patelin belge à quelques kilomètres de la frontière<sup>8</sup>. C'est un baptême qui est dur, la moitié du régiment ne revient pas.

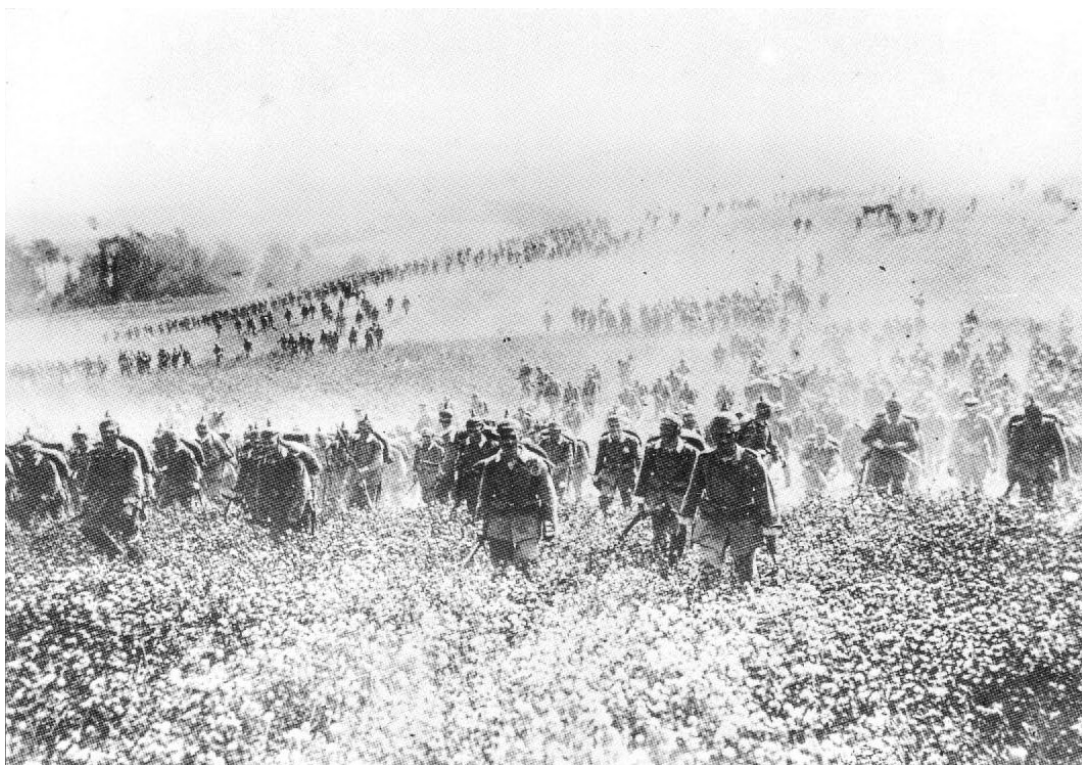
Mais où était l'artillerie de chez nous, on ne l'a pas vu, il paraît qu'on a donné des ordres pour qu'elle ne vienne pas. On se couche où on peut et à 2 heures le 24, on repart ».

Voilà un formidable témoignage d'une bataille vue de l'intérieur. Tout y est : le capitaine droit sur son cheval, qui ne baisse pas la tête alors que les balles sifflent autour de lui ; les craquements dûs aux explosions ; la confusion dans la mêlée, des soldats qui ne se reconnaissent pas alors qu'ils sont dans le même camp ; la retraite, voire la débandade, car les cadres de contact, qui sont des cibles faciles, sont tombés ; on s'allège de 30 kgs pour pouvoir courir plus vite. La position de la section de François à l'extrême-droite du bataillon lui évite d'être emprisonné car les Allemands ont débordé l'aile gauche.

Voici maintenant, un autre récit « au ras du talus », celui de l'Angevin Ernest DELIEN, du 1er ou 2ème bataillon. Il n'assiste pas à la scène du même lieu que François, mais leurs récits se recourent :

« Au point du jour, les patrouilles allemandes nous tirent dessus. On ouvre le feu. A mesure qu'elles avancent, on les descend. Une heure plus tard, ce n'est plus des patrouilles de sept à huit hommes mais une compagnie ou peut-être un bataillon qui débouche du bois et qui marche de l'avant. Nous ne pouvons plus tenir vu la petite poignée de monde que l'on est.

<sup>8</sup> La retraite est ordonnée vers Petit-Fays, puis Vresse-sur-Semois.



*L'impression de débordement de l'aile gauche du dispositif français à Bièvre par les troupes allemandes, tel que l'évoque Ernest DELIEN dans son carnet. Attention, il s'agit d'une photo prise pendant des manœuvres en temps de paix. En temps de guerre, les feldgrau ne sont pas en balade. Leurs pertes sont élevées.*

Notre lieutenant nous a fait reculer un peu en arrière et prendre une meilleure position pour leur résister. Puis, après l'ordre du capitaine, on s'en va occuper une barricade au village. On prend à peine notre position que les balles nous tombent déjà sur la peau. Ce n'est plus qu'une pluie de balles. Leurs obus commencent à tomber. Partout, ce n'est que des éclats sur le clocher, sur la remise que nous occupons.

Les ardoises dégringolent, les balles sifflent de plus en plus [...]. On aperçoit devant nous les lignes de section allemandes qui avancent et se couchent dans les blés. On voit qu'ils sont nombreux, ils longent la ligne de chemin de fer et la franchissent, les obus pleuvent toujours. Ils ont cerné le village, nous sommes perdus. Notre capitaine est avec nous et nous dit qu'il faut rester jusqu'à la dernière minute.

Une maison est en feu. Partout, les Allemands pillent et incendient les maisons. Ils passent derrière l'église mais il en tombe beaucoup. Une de nos sections de mitrailleuses descend tous ceux qui passent sur la route. Le capitaine nous dit qu'il faut essayer de se replier un par un. Beaucoup tombent blessés ou morts, c'est la débandade. Le pays est en feu, les femmes, les enfants, les vieillards se sauvent égarés comme des fous, toutes leurs maisons sont pillées ou brûlées, ils se sauvent avec nous dans un petit chemin au-delà du village. Il faut encore reculer. Nous avons une plaine de 300 mètres à traverser à la rencontre d'une crête pour gagner la lisière d'un bois et on nous tire dessus de tous les côtés.

Les femmes pleurent, prient et nous suivent toujours, exposées au péril de leurs vies comme nous. C'est alors que l'on aperçoit une immense carrière au centre de la plaine. Notre capitaine rassemble ses hommes dedans afin que l'on se trouve abrité, car si on continue d'avancer, il ne devait pas en rester un seul. L'artillerie prussienne nous repère tout de suite et nous tire dessus de plus belle.

Le capitaine dit qu'il faut qu'on gagne le bois et ce n'est pas drôle car il nous reste 150 mètres. Il lance : « Sautez un par un, je vous suivrai par derrière ». Je sors le cinquième. Un obus m'éclate au derrière, fauche mon capitaine et deux de mes camarades. Tous les trois sont morts sur le champ.

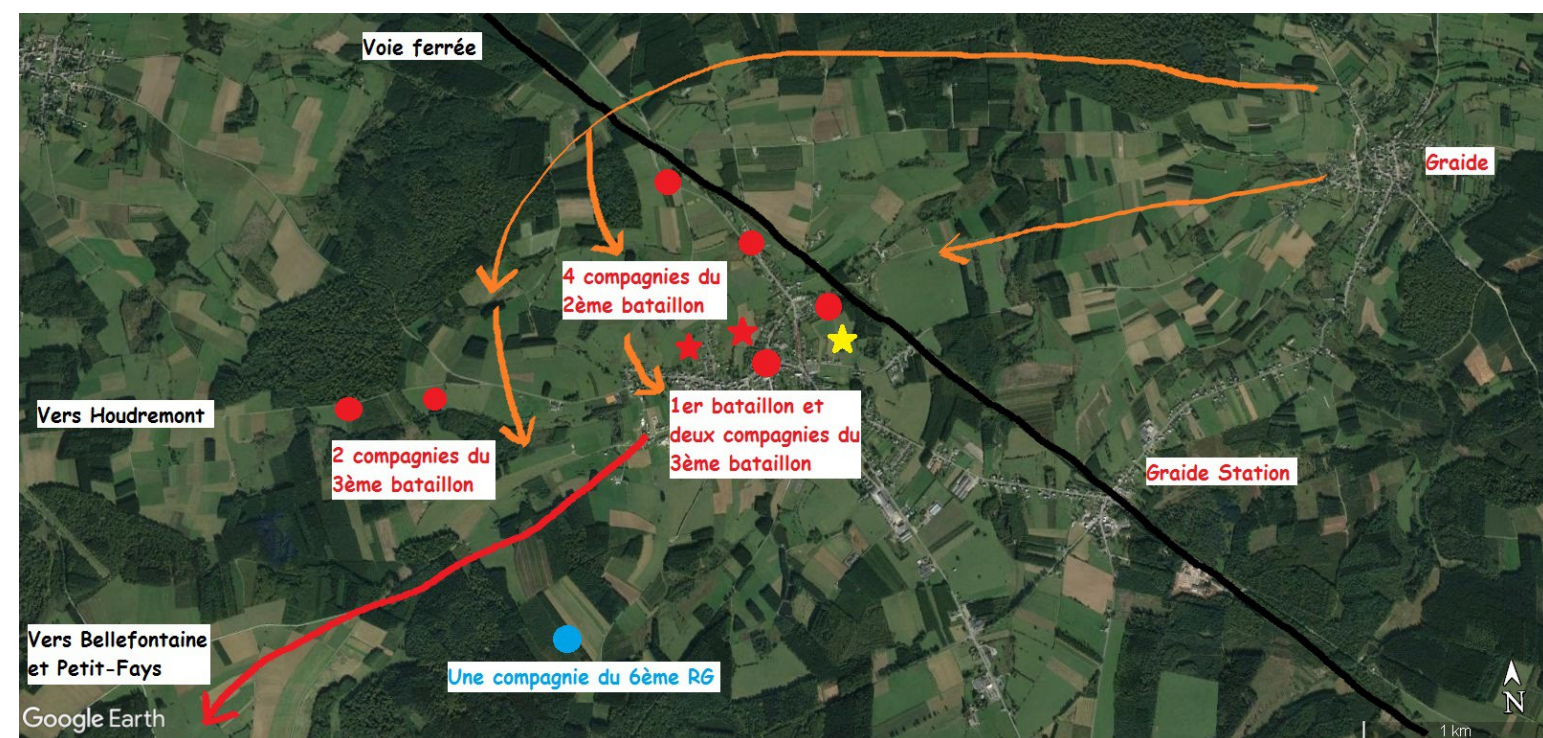


Nous voilà une quinzaine dans le bois sans chef, car ils sont tous morts ou blessés. La fusillade continue toujours, les branches d'arbres nous tombent sur la tête et les balles nous effleurent. Nous sommes exténués. Nous nous couchons pour pouvoir nous reposer un peu. On se demande si on doit rester ou aller plus loin. Nous partons cheminant tout le long du bois en se traînant comme des êtres non vivants. Nous tombons entre les mains allemandes. Ils tirent sur nous à bout portant et nous chargent à la baïonnette. Nous sommes deux blessés, un gravement et moi un léger coup de baïonnette à la joue droite.

(Dans la soirée du dimanche 23 août). Il a fallu se rendre. Les Allemands nous font lever les bras, jeter nos cartouches et nos armes. On est prisonnier. [...] On nous conduit ensuite par petit détachement sur Bièvre. Quelle horreur, partout le feu sur la route, une vraie boucherie. Ils nous font traverser leurs troupes. Ils sont plus d'un corps d'armée contre un régiment pour nous ! On nous emmène coucher dans l'église de Bièvre. Il fait déjà noir. On se couche sur les bancs, les autres dessous. Mais nous ne pouvons pas dormir. Il y a du bruit. Ils tirent des coups de feu ».

Il est ensuite emmené en captivité à Ingolstadt (Bavière). Peut-être a-t-il fréquenté Louis CADET du 135ème, fait prisonnier le même jour que lui à Bièvre...

Que retenir de « sa » bataille : on sent l'énerverment du fantassin qui, depuis l'aube, est exposé à une pluie incessante et serrée de projectiles ; on imagine le ciel saturé de petits nuages gris et noirs des explosions, une sorte de « grêle faucheuse d'hommes » ; comme François, les soldats de sa compagnie se retrouvent sans chef, les unités sont désorganisées face à la puissance de feu allemande ; le sentiment de déception, mais aussi peut-être de soulagement une fois la peur première passée, quand il est fait prisonnier ; les coups de feu pendant la nuit du 23 au 24, nous rappellent que les Allemands continuent de progresser et doivent faire taire tous les noyaux de résistance français, mais aussi qu'ils exécutent des Biévrais et Biévrais<sup>9</sup>...



La manœuvre d'encerclement des troupes allemandes (en orange). Étoile jaune : section de François à l'extrême-droite du dispositif. Les deux étoiles rouges : les sections de mitrailleuses et la section d'Ernest DELIEN. Flèche rouge : repli des débris des compagnies du 135ème.

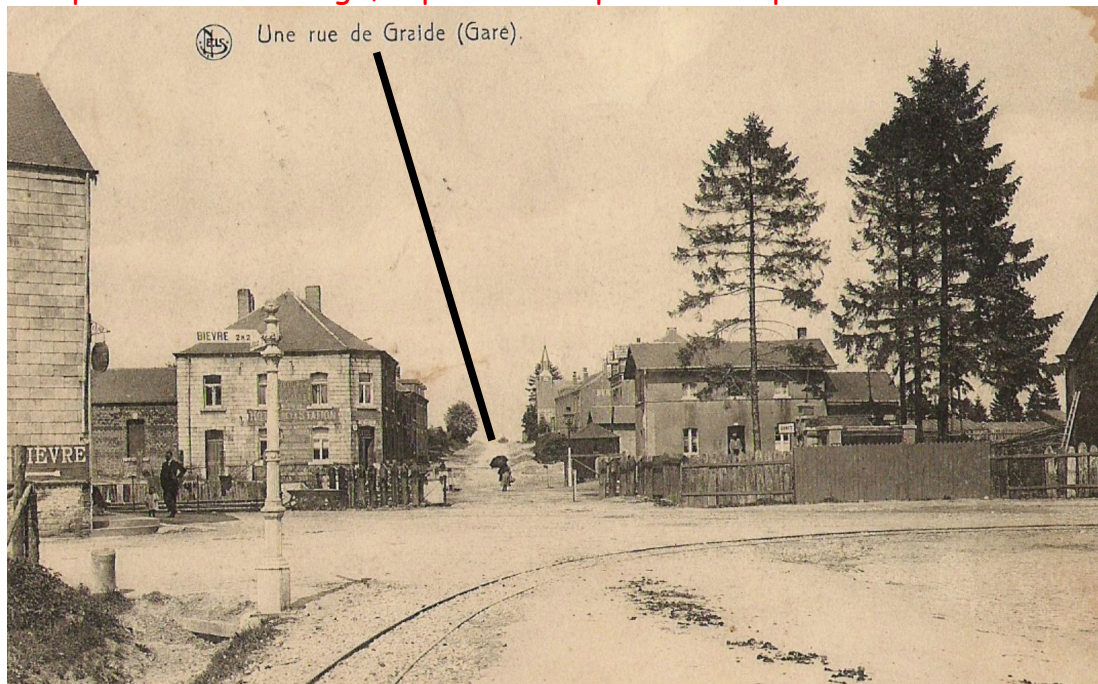
<sup>9</sup> En effet, 72 bâtiments sont incendiés et 17 civils belges innocents sont tués le soir du 23 août, pour avoir encore « retardé » la marche allemande. Selon les historiens britanniques John HORNE et Alan KRAMER dans *German atrocities, 1914*, les premiers jours de la guerre sont les plus violents, notamment pendant l'invasion de la Belgique : plus de 6500 exécutions sommaires de Français et de Belges entre août et novembre 1914.



Et enfin, le point de vue tactique de la bataille décrit dans le Journal des marches et opérations (JMO dans le jargon des archives) du 135ème RI :

« 22 août : le régiment est prêt à partir à 4 heures. A 9 heures, il reçoit l'ordre d'occuper Bièvre avec le 2ème bataillon. [...] (le colonel est alors alerté par la cavalerie qu'une colonne allemande a atteint Haute-Fays et Gédinne). Dans ces conditions, le colonel prescrit aussitôt au 3ème bataillon de hâter la marche sur Bièvre et au 1er bataillon (qui doit arriver à Monceau où il devait cantonner) de se porter également sur Bièvre.

A 4 heures 30, le régiment prend ses emplacements de combat : le 2ème bataillon gardant la voie ferrée au nord-est du village (3 compagnies en première ligne (dont celle de François DOUCET), une disponible) ; le 3ème bataillon à deux compagnies sur la crête ouest du village ; le 1er bataillon et deux compagnies du 3ème bataillon en réserve dans le village. La compagnie de génie (du 6ème RG) met en état de défense la partie sud du village, séparée de la partie nord par une ravine couverte de prairies.



*La gare de Graide-Station. Le dimanche 23 août, les défenseurs français attendent les colonnes allemandes par la rue de Graide. En vain... Ils n'avanceront pas à découvert. Bièvre est à 2 km par la route de gauche.*

23 août : à 6 heures 30, la 9ème compagnie est envoyée dans les bois au nord-ouest de Bièvre où l'escadron divisionnaire vient d'avoir un engagement avec des uhlands.

A 7 heures, le 1er bataillon est amené sur la route de Bièvre-Houdremont à 2 km à l'ouest de Bièvre. [...] Ces troupes s'installent contre la route sur le revers nord où existe une maisonnette dans un escarpement. A ce moment (7 heures), la fusillade commence entre notre première ligne et les Allemands qui commencent à se montrer entre 1200 et 1500 mètres sur la crête nord-ouest du village.

Du côté des bois, la 9ème compagnie, aux prises avec des forces supérieures était obligée de se replier : elle fut dans sa retraite sérieusement éprouvée. L'artillerie allemande commençait à régler son tir. Bientôt, un véritable ouragan de fer et de mitraille commence à pleuvoir sur nos lignes, en particulier sur le point où se trouvait le 1er bataillon, la section Hors-Rang et l'état-major du régiment (une haie aux quelques arbres devait servir de point de mire). [...]

Le feu redouble d'intensité : obus à balles et à explosifs, obus de calibre 105 pleuvent sur le régiment : les artilleurs ont parfaitement réglé leur tir et après avoir arrosé une zone de terrain passent à la suivante.

A 9 heures, le colonel DE BAZELAIRE qui, pendant toute l'action s'était tenu au point le plus dangereux, est blessé par un éclat d'obus. Pansé tant bien que mal, il reste à son poste de commandement et ne se retire que peu de temps avant le commencement de la retraite.

Deux compagnies du 1er bataillon sont portées en avant pour renforcer notre ligne de feu. Le combat fait rage : deux sections de mitrailleuses placées vers la sortie nord-ouest du village causent de grandes pertes à l'ennemi, mais sont bientôt écrasées sous les rafales d'artillerie.

A 10 heures 45, la position devenant intenable, l'ordre de se replier est envoyé au 2ème bataillon en même temps la section hors-rang, avec le drapeau, battent en retraite vers les bois au sud. Les premières fractions se replient perpendiculairement au front et subissent ainsi de lourdes pertes, l'infanterie allemande ayant rallongé son tir. Les fractions suivantes, mieux orientées, se replient obliquement vers le point où la route Bièvre-Bellefontaine entre dans les bois.

Les débris du régiment qui, pendant 4 heures, avait été sous le feu de l'artillerie se rallièrent à Petit-Fays. Les pertes étaient cruelles : 17 officiers, près de 1500 tués, blessés ou disparus. De Petit-Fays, le régiment est dirigé sur Vresse car le combat se rapproche. Bientôt, il reçoit l'ordre d'aller cantonner à Laforêt. Arrivé à 18 heures, il reçoit l'ordre de pousser jusqu'à Lugny, où il arrive à 20 heures 30.

Le sous-officier, très souvent le sergent-fourrier, semble surpris par l'efficacité de l'artillerie allemande qui pilonne méthodiquement les positions françaises, comme si elle disposait d'un canevas de tir, pour un terrain qu'elle ne connaissait pas la veille. En revanche, rien au sujet des batteries françaises. Le soldat DOUCET nous a apporté la réponse.

Pour en finir avec cette épisode tragique pour les Nozéens, nous citerons un historien local belge :

« Cette bataille mettait en présence, d'un côté des éléments d'une brigade française du 9ème CA et de l'autre, deux brigades allemandes du 8ème CA. Elle fut sanglante comme hélas toutes celles que les Allemands entreprirent en 1914. Les Français, inférieurs en nombre, encerclés et soutenus trop tard par leur artillerie (souligner par l'auteur nozéen), résistèrent héroïquement et laissèrent un minimum de 300 morts dans les campagnes avoisinantes. [...] Ce que je voudrais mettre en évident, c'est la bravoure de ces soldats français et le désarroi qui était le leur en pays inconnu. Certains moururent sur place, l'arme à la main. D'autres blessés, qui essayèrent de rejoindre le sud et la France, comme on leur avait dit, agonisèrent seuls sur les chemins au milieu des bois et des champs tout autour de Bièvre. Les soldats furent soignés dans les écoles avant de partir vers Graide. [...] Les Allemands réquisitionnèrent des civils pour enterrer les soldats français. Ils furent enterrés comme des chiens sans même une caisse en bois et les plus souvent peu profondément là où ils se trouvaient. Imaginez 300 corps parsemant la campagne. Interdiction de les identifier<sup>10</sup> ».

Essai de synthèse : les Allemands de la 4ème Armée sont à Wellin et à Haut-Fays au nord, où est positionnée leur artillerie. Les Français sont dans Bièvre et ont creusé des tranchées le long de la VF et de la route d'Houdremont à l'ouest. Le rapport de force est de deux soldats allemands pour un soldat français. Le pilonnage débute à 5 heures 30. L'avancée de l'infanterie ne se fait pas entre Bièvre et Graide Station, car les Français sont en position de tirailleurs derrière la voie ferrée. Ils approchent donc par le nord, sous les ponts. Les bataillons français sont vite débordés et abandonnent le village à 10 heures 30, vers Petit-Fays et Vresse. Le combat a duré un peu plus de deux heures et les pertes sont lourdes.

---

10 BARBAZON Yvon, *Après la bataille de Bièvre du 23 août 1914 in Terres d'Herbeumont à Orchimont*, n°55, pages 14-17, 2003.





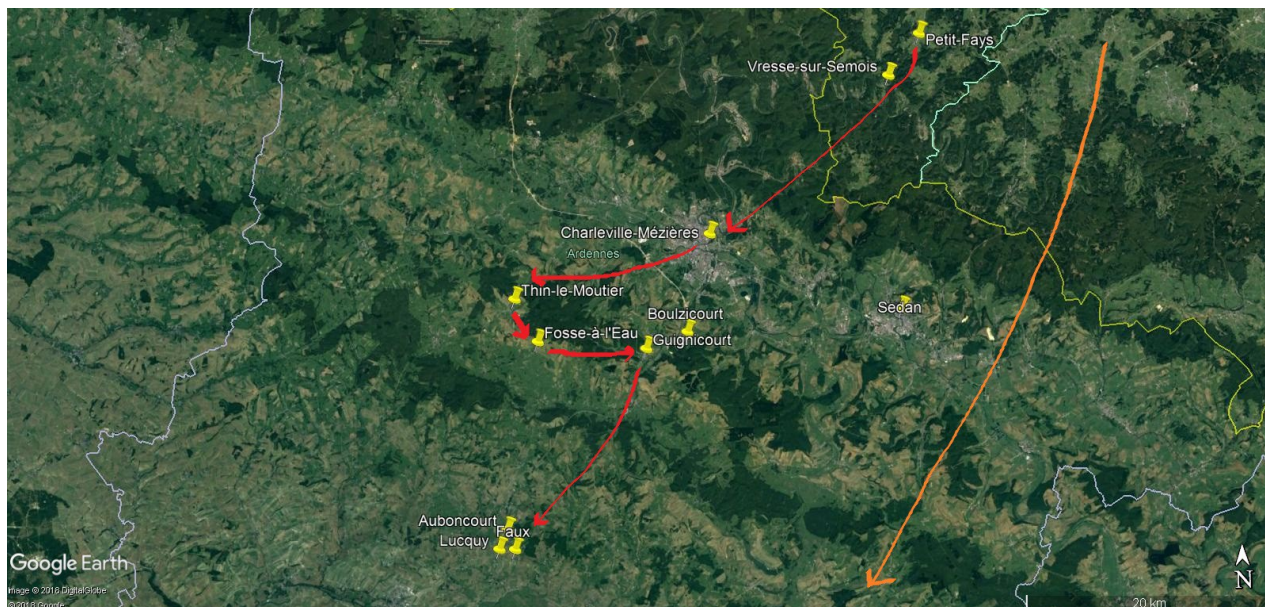
*Monument commémoratif du combat de Bièvre érigé dans la ville voisine de Graide. Il nous rappelle que deux Nozéens sont morts sur ces terres ardennaises le 23 août (Pierre ROBIN et Donatien LEROUX), trois sont capturés par l'ennemi (Pierre FERRON du 77ème RI, Louis CADET et Joseph TOURILLON) et un est blessé (Jean-Marie ALOCHE).*

Nous avons laissé le soldat DOUCET dans « un petit patelin belge à quelques kilomètres de la frontière », certainement **Vresse-sur-Semois**, à 10 km de Bièvre. Il tombe de fatigue le soir du 23 août. Mais à 2 heures du matin le 24 août, les ordres de repli général vers la France sont donnés, la « déferlante » allemande les submerge. A 9 heures, les survivants du 135ème RI et du 9ème CA sont à **Mézières**. Ils cantonnent toute la journée et la nuit sur les pavés de la ville. La nuit passe et le matin du 25 août, nouveau départ et, pour retarder la progression allemande, les unités du 6ème RG font sauter le pont qui enjambe la Meuse. Entre le 25 et le 29 août, François traverse toujours les mêmes types de paysages et de reliefs, coupés par des rivières et des vallons d'orientation générale ouest-est, qu'il lui faut traverser.

Son témoignage nous laisse alors l'impression d'une déroute généralisée, provoquée par un état-major surpris par la rapidité d'exécution, le taux de perte élevé chez les cadres de contact et l'efficacité des tirs d'artillerie ennemie. Voilà ses propos : « Je crois qu'on ne sait où aller », «(les renforts) sont surpris de nos pertes », « La compagnie est commandée par un lieutenant, le fourrier commande toujours ma section<sup>11</sup> ». Puis, l'ordre de stopper tombe le 29 au soir : « On prend position sur une crête devant la rivière de l'Aisne, à côté de Rethel, le village s'appelle **Faux** ». Son régiment reçoit l'ordre de soutenir la retraite de la division marocaine<sup>12</sup>. C'est là, au nord de l'Aisne, que François retrouve sa pelle pour creuser son trou de tirailleur en haut d'une crête au nord du village.

11 Cela signifie que sa compagnie a perdu son capitaine et sa section son lieutenant.

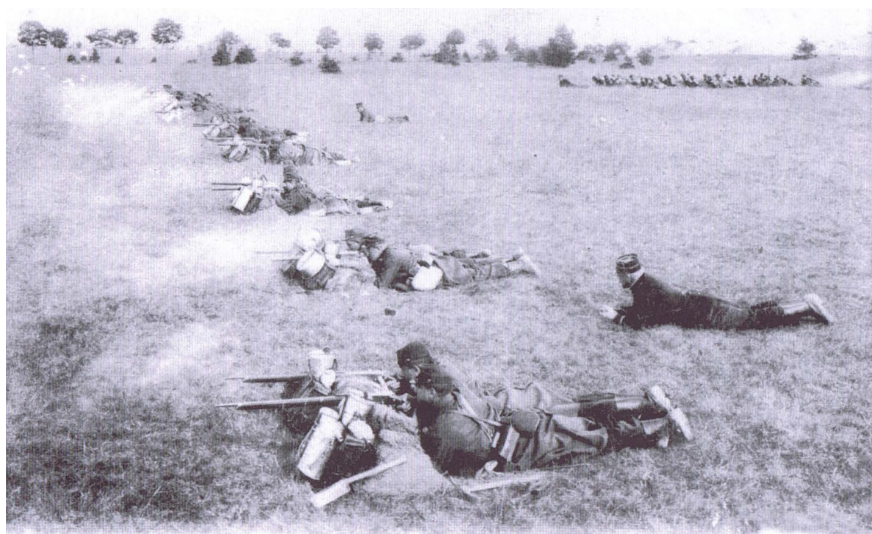
12 Regroupée à Bordeaux, les troupes d'occupation du Protectorat se positionnent dans la région de Tournes (Ardennes) le 18 août et deviennent la « Division du Maroc » le 20 août. Le 23 août, elle est intégrée au 9ème CA de la 4ème Armée, avec pour mission de couvrir le repli de cette dernière. C'est l'unité la plus décorée de la guerre.



*Retraite générale après la « bataille de Charleroi ». Flèche rouge : repli du 135ème RI. Flèche orange : repli du 11ème CA des Bretons et des Vendéens.*

D'après le JMO, le 1er bataillon occupe le village de Faux, le 2ème bataillon le château de Bellevue (aujourd'hui détruit, mais distant de quelques mètres du village d'Auboncourt), le 3ème Lucquy et le 4ème Auboncourt. Dans la matinée du 30 août, les Allemands du 12ème corps saxon reprennent l'offensive et pilonnent, en règle avec leurs obus de 77 mm, les positions des 2ème (celui de François) et 4ème bataillons. François se retrouve encore isolé avec deux camarades et dans la situation du gibier traqué. Il leur faut évacuer la crête car la situation est intenable et, pour la seconde fois, traverser à découvert les plaines de l'Aisne sous le feu ennemi. Mais cette fois-ci, pas de forêts, ni de bois pour faire une pause et échapper aux jumelles ennemies. Le couvert végétal des Ardennes est déjà loin. Il faut une certaine condition physique et mentale pour cette épreuve quasi « olympique ». Il parle de course « au pas de gym ». Ses deux camarades sont blessés. C'est dans ces champs de luzerne que Jean-Marie MATHELIER et Clément MOLLION du 77ème RI sont tombés.

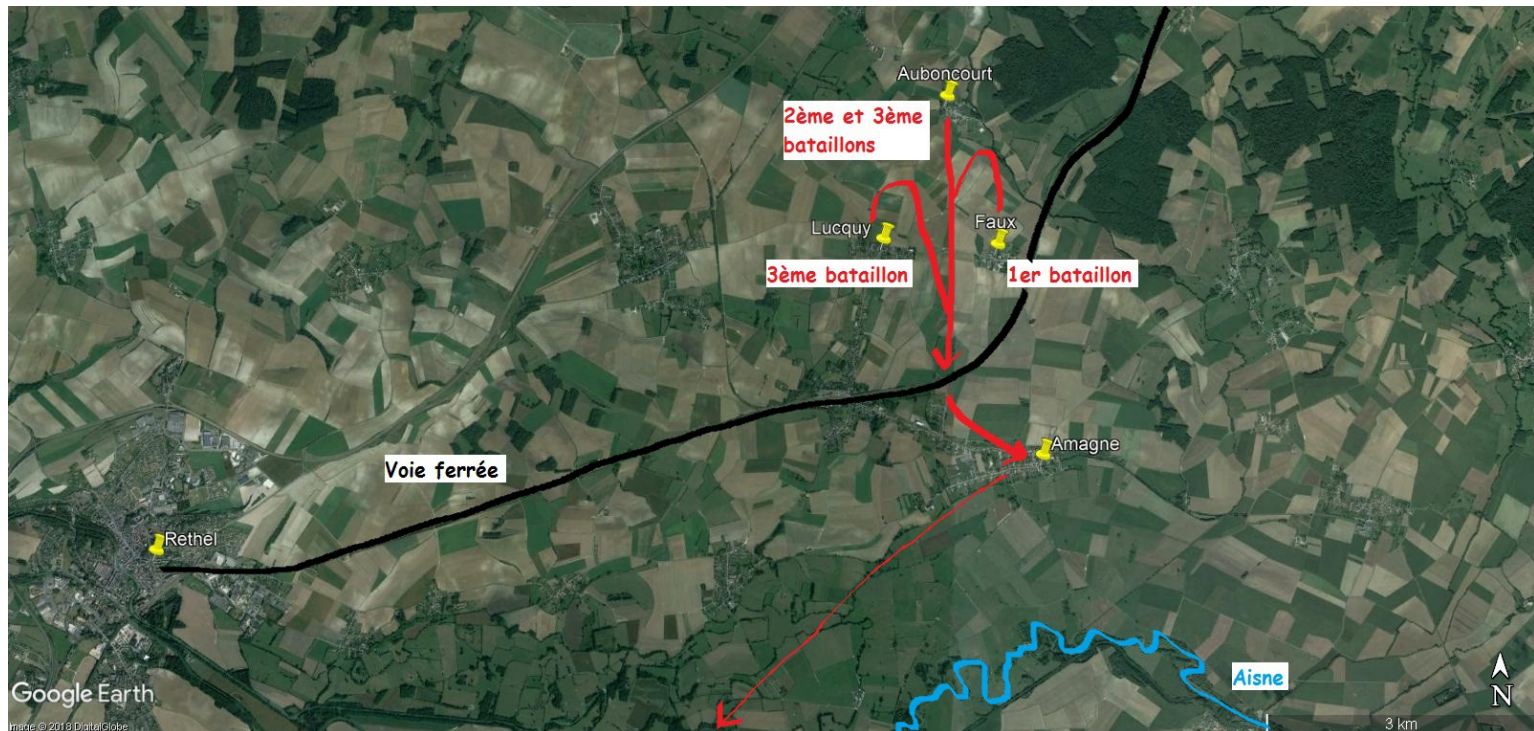
Les 1er et 3ème bataillon, maintenant en premières lignes, contre-attaquent, puis cèdent à leur tour. Le régiment se rassemble derrière le remblai de la voie ferrée et bat en retraite sur Amagne, puis sur Deuil. Il a perdu 11 officiers et 1100 hommes, les trois sections de mitrailleuses n'existent plus.



*Ligne de feu française pendant des manœuvres. Les tirailleurs sont par deux, dans leur trou de combat, protégés par la terre et leurs havresacs, qui révèlent leurs positions du fait du reflet de leurs gamelles<sup>13</sup>... François a déjà beaucoup retourné la terre depuis le début du mois d'août.*

<sup>13</sup> Davantage peut-être que leurs pantalons rouges, car le soleil de l'été 14 brille d'autant plus sur ces gamelles, qu'elles sont sans cesse astiquées par les soldats. Règlement militaire oblige.





*1ère bataille d'arrêt du 135ème RI à Faux, le même jour que celle, plus célèbre, du général LANREZAC plus à l'ouest sur les rives de l'Oise à Guise.*

Dans sa retraite, François est parvenu dans une boucle de la rivière, où il retrouve les débris des régiments angevins avec qui il décide de passer sur la rive sud. On se mouille jusqu'au ventre car l'Aisne est peu profonde. La course se poursuit à travers champ, jusqu'à **Juniville**, à une vingtaine de kilomètres de leur position de départ. Il retrouve alors un « pays » qui est tué plus tard. Pour manger, il se sert chez l'habitant qui a déserté les lieux. Il repart l'après-midi direction **Pontfaverger** où lui et 180 camarades du 135ème RI fuyards sont rassemblés par un sergent-major.

Le 31 août au matin, ils reprennent, sans entrain, le chemin de Juniville au nord. Ils retrouvent leur régiment en arrière de l'Aisne, dans un bois de sapins, mais les retrouvailles sont vite écourtées car à la nuit, il faut se replier sur la Marne. Les Allemands sont là. Sans le savoir, François vient de participer à ce que les livres d'histoire du XXème siècle appelleront la « bataille de la Meuse ». A-t-il vu l'ennemi de près ? Nous en doutons. Des craquements, des explosions, des rafales, mais peu d'uniformes feldgrau, des marches et contre-marches et beaucoup de sprints.

Le 1er et le 2 septembre, c'est encore deux journées de marches. Des renforts d'Angers arrivent à **Châlons-sur-Marne** et chacun creuse son trou de combat aux alentours. La population de Châlons s'enfuit, les Français font sauter le pont des Estacades sur la Marne le 4 septembre. Ils cantonnent sur place jusqu'au 5, mais déjà les éclaireurs allemands et les cuirassiers français s'affrontent. La ville subira 10 jours d'occupation.

Le 5 au soir, le régiment quitte ses emplacements pour le village de **Vert-la-Gravelle**. Les 1er et 2ème bataillons s'installent dans le village, le 3ème à Toulon-la-Montagne à l'ouest, le 4ème à Morains-le-Petit à l'est. C'est le moment où JOFFRE lance son ordre général n°6 qui ordonne aux troupes françaises de ne plus reculer. Comme pour Bièvre, déroulons le film des événements tels qu'ils sont vécus par François :

« Le 6 au matin, la fusillade, je suis agent de liaison au capitaine, commandant le régiment et, au moment où le feu commence, je me trouve dans un ravin, avec la compagnie de garde drapeau et le capitaine. On attend toujours les ordres du général. Deux heures que ça dure et déjà ils ont été à la baïonnette. « Ils ne peuvent plus tenir » disent-ils. Les obus tombés giclent. Enfin, on reçoit l'ordre de se retirer, en travers le bois et l'on tombe dans le marais de St-Gond. Les boches nous voient défilier dans la flotte, ils nous en donnent, c'est du joli. Enfin, on trouve le 77ème qui monte plus en allant vers la gauche et qui, le soir, prend le château de Mondement, qu'ils avaient pris malgré nous.



Le soir du 6, on se repose un peu dans les sapins, tout en mangeant la dernière boîte de singe. Mais déjà, depuis le jour d'avant, nous n'avons plus de pain et rien autre chose, puisque pour ma part je n'ai plus de sac à vivre, enfin tant pis on courra mieux. Cette journée du 6 fut une des plus pénibles. Le lendemain 7, on entend que des coups de canon, et le soir le feu partout. On reprend position dans la nuit à côté de la Fère-Champenoise et le matin, le bal recommence, on a creusé des tranchées à hauteur de ceinture<sup>14</sup>. On tire tant que l'on a des cartouches, puis on se sauve dans un bois.



*Après les trous de tirailleurs du mois d'août, qui ne font qu' « égratigner » le sol, voici les tranchées creusées « à hauteur de ceinture ». Il semble que François et les soldats ont acquis de l'expérience après un mois de combat. Ils réalisent que les balles allemandes tuent et que les shrapnels sont bourrés de mitraille.*

[...] Une soif terrible et la faim nous accable. Ça ne fait rien, direction de Paris que les boches avancent s'ils veulent. Plus de soldats, ce n'est pas drôle. On arrive à une ferme et il y a de l'eau, il a fallu attendre tout l'après-midi pour avoir son tour. Et dans la soirée, rassemblement du 135ème. Il arrive de la grosse artillerie et il paraît que les boches s'en vont, on ne peut pas y croire, on nous a déjà tellement bourré le mou ».

On sent encore l'exaspération du soldat devant les ordres du général qui n'arrivent pas, les tirs précis de l'artillerie allemande, les mensonges que les officiers leur livrent sur la situation militaire pour les rassurer, l'envie de laisser passer les Allemands dans les lignes françaises. Continuons.

« Enfin le 9 septembre, au petit jour, on fait une compagnie boche prisonnière et on tape dans le reste qui se sauve à leur tour du côté de la Fère-Champenoise. [...] Dans l'après-midi du 9, on voit les effets de nos tirs des jours précédents, des tas de boches sont là, couchés, et ne bougeront plus, ils seront brûlés, des nôtres aussi il y en a bien autant. Il ne reste plus rien de la Fère-Champenoise. On va coucher devant le village. Des tas d'obus boches sont là, ils n'ont pu les enlever assez vite.

Le 10, la pluie tombe à verse, pour nous remettre, et il faut marcher à travers champs autant que l'on peut. Je crois qu'il va falloir capituler. J'en peux plus, encore je porte une gerbe d'avoine sur la tête pour se garder de la pluie un peu ».

<sup>14</sup> Il est à noter que la ville de la Fère-Champenoise a déjà été le théâtre d'une bataille, dont l'année 1914 marque justement le centenaire. Dans le cadre de la campagne de France de 1814 menée par NAPOLEON Ier, les coalisés parviennent à s'ouvrir la route de Paris. Un couloir d'invasion traditionnel...





308. La Grande Guerre 1914-15 — Bataille de la Marne - Matériel d'artillerie abandonné par les Allemands à LA FERTÉ-MILON (Marne) « Phot-Express »

*Canons de 77 mm allemands. Comme les obus et le matériel abandonnés après la contre-offensive de la Marne, cette découverte a sans doute convaincu les soldats français que la victoire était acquise.*

Du côté tactique, voilà ce que le JMO nous apprend sur les manœuvres du 135<sup>ème</sup> dans la 1<sup>ère</sup> bataille de la Marne. Le sous-officier explique que les Allemands sont arrivés par l'ouest, de Congy, et débordent les trois bataillons, qui se replient sur les marais de St-Gond, non sans causer de lourdes pertes aux assaillants. À **Bannes**, au sud de leurs positions initiales, ils retrouvent le 77<sup>ème</sup> RI qui s'affaire à creuser des retranchements. Mais la progression des Allemands les en déloge rapidement. Le 135<sup>ème</sup> se reforme au **Mont-Août**. Le régiment a perdu 12 officiers et 652 hommes le 6 septembre<sup>15</sup>. Le lendemain, repos dans le bois, en attente et en récupération. Le 8 septembre, le lieutenant-colonel **GRAUX**, qui remplace **DE BAZELAIRE** depuis Bièvre, reçoit l'ordre d'attaquer dans la direction du chemin reliant Bannes et **Fère-Champenoise** avec la 17<sup>ème</sup> DI. Le soir, ses hommes se retranchent. Le 9 septembre, reprise de la marche vers la côte 166 au nord de la Fère-Champenoise. Le lendemain, à 8 heures 30, l'ennemi bombarde les positions ennemies et tente de percer par la droite. Le 3<sup>ème</sup> bataillon décroche ce qui entraîne le recul de tout le régiment et la capture du colonel **GRAUX**. Le régiment se reforme à Linthes sous les ordres du capitaine **SANCERET**, puis remonte en ligne à l'est du Mont-Août. Depuis deux jours, les hommes n'ont reçu ni eau, ni nourriture, ce que confirme le récit de François. Le 10 septembre, ce dernier apprend alors que l'ennemi recule en laissant de nombreux Allemands blessés et morts et un important matériel. Il cantonne à **Morains-le-Petit**<sup>16</sup>.

<sup>15</sup> Parmi les officiers tués le 6 septembre, nous trouvons Pierre-André DE BAZELAIRE, sous-lieutenant à la 3<sup>ème</sup> compagnie, qui n'est autre que le fils du colonel Georges DE BAZELAIRE, commandant du 135<sup>ème</sup> RI, alors convalescent suite à sa blessure reçue à Bièvre le 23 août.

<sup>16</sup> Nous rappelons qu'entre le 6 et le 10 septembre 1914, ce sont 7 Nozéens qui sont mis hors combat : 2 MPF, 1 PG (dont Jean FRANGEUL du 135<sup>ème</sup> RI, capturé le 9 septembre) et 3 blessés.



*Les effets du bombardement de l'artillerie française sont visibles et rassurent les soldats comme François, qui se sentent plus soutenus qu'en Belgique.*

Retrouvons François battant la campagne :

« (Le 11 septembre) On repasse par le même chemin qu'en battant en retraite. Le soir du 11, on arrive sur le camp de Châlons-sur-Marne et le soir, on y cuisine un peu, on va roupiller là. Paraît que les boches ne sont pas loin. Le 12, on repart dès le matin, mais arrivés sur la butte de Mourmelon-le-Petit, on reçoit des obus.

Vivement, on regarde et on les voit à faire des tranchées sur le coteau d'en face. Toute la journée du 12, on reste dans un bois de sapin. Pendant que notre artillerie et la leur se donnent en duel. [...] Le 13, on prend le village de Prosnes, et le soir on y mange. Mais le matin du 14, il faut en sortir après une sérieuse rencontre, on vient dans un bois derrière. Le soir on retourne et le village est repris, occupé par le 77ème ».

Toujours ces bois dans lesquels la troupe trouve refuge, pensant être à l'abri. Et pourtant, les obus qui explosent en forêt font des ravages parmi les soldats : chutes d'arbres, éclats de bois. Les Angevins se retrouvent réunis pour l'assaut de ce village. Plusieurs coups de tabac permettent aux Français de le prendre, puis de le perdre et de le prendre à nouveau. Les combats sont très violents comme le prouve la disparition du « pays » de François, Prosper SAVOUREAU du 135ème, le 14 septembre, et de DONATIEN DURAND du 77ème RI, le 17 septembre. Notre homme, quant à lui, est blessé le 15 septembre par une « balle dans la main gauche »<sup>17</sup>. Blessé, il fait seul son pansement et tente de gagner la route de Mourmelon pour atteindre l'ambulance du régiment. Seul, sous la pluie, son instinct de combattant lui dicte de marcher « le nez dans la pluie », c'est-à-dire vers l'ouest, comme les boches sont à l'est. Il tombe sur le poste de secours, puis sur les musiciens qui font office de brancardiers. Avec eux, il gagne Mourmelon-le-Petit le 16 septembre, puis Châlons-sur-Marne. Le tout à pied. Le matin du 17, il embarque dans un train pour l'arrière.

Pendant ce temps-là, le reste de son régiment a enfin réussi à prendre Prosnes, mais butte sur l'ancienne voie romaine Reims-Cologne (D937), au pied du versant sud des Monts de Champagne qui culminent à 200 mètres. La contre-offensive est stoppée le 28 septembre, l'armée française n'avancera pas plus loin. Cet axe antique sera par la suite le point de départ des boyaux d'accès aux tranchées de première ligne face aux hauteurs occupées par les Allemands jusqu'à l'offensive du Chemin des Dames du printemps 1917.

<sup>17</sup> Son feuillet matriculaire précise qu'il est blessé par éclats d'obus.





*Le village de Champagne de Prosnes est entièrement détruit en septembre 1914. Il sera reconstruit dans les années 1920.*

François est emmené jusqu'à l'hôpital militaire de Bayonne qu'il intègre le soir du 18 septembre. Sa blessure est rapidement soignée et il est au dépôt d'Angers le 2 octobre 1914. Il passe 10 jours de convalescence chez les siens. Quel réconfort après deux mois de vie guerrière et violente à dormir dehors, qu'il pleuve ou qu'il fasse une chaleur accablante. S'il a découvert pour la première fois les Ardennes et les Champagnes, pas sûr qu'il en garde de bons souvenirs... Comment repartir après cette pause automnale ? François croit peut-être à la victoire prochaine des forces de l'Entente, ce dont ne doutent pas les Nozéens rencontrés lors de sa convalescence. Les communiqués de presse de l'arrière sont tous victorieux, ils annoncent une victoire totale sur la Marne, l'ennemi a reculé de 80 km avant de se rétablir sur l'Aisne. Le ton est triomphal. C'est ce qui pousse des êtres, comme François, à y retourner sans rechigner. Si vraiment on sera à Berlin à Noël, il veut en être avec les copains de l'Anjou. De toute façon, il n'a pas le choix. Il a pourtant connu une des entrées en guerre les plus meurtrières de l'histoire de France. Et ce n'est pas fini...

Il rentre à la caserne Desjardins le 13 octobre, reprend la vie de garnison et l'entraînement militaire. Il repart pour le front le 26 novembre. Pendant sa convalescence, la tentative mutuelle de débordement, qui s'est stoppée sur l'Aisne en septembre, a conduit à une bataille de la Somme plus au nord, puis à une bataille de l'Artois en octobre. C'est sur l'Yser que la « course à la mer » prend fin et nous retrouvons dans les rôles principaux nos soldats du 135ème. Débarqués le 24 octobre, il monte déjà en premières lignes le 25. Les pertes sont terribles et les engagements meurtriers. La preuve, c'est un commandant qui prend la place du chef de corps après le décès du lieutenant-colonel MAURY d'une balle en pleine tête, et le régiment ne compte plus que 700 hommes fin novembre<sup>18</sup>. Le JMO affirme que « la période 24 octobre-21 novembre passe pour une des plus terribles de la campagne ».

<sup>18</sup> Nous rappelons que les effectifs, théoriques, d'un régiment sont d'environ 3000 hommes. Le régiment s'est littéralement fait étriller par les obus et les coups de butoir allemands.



*Situation début novembre 1914 dans les plaines de l'Yser : le 135ème est en premières lignes à Zonnebeke, appuyé sur sa gauche par le 77ème de Cholet et sur sa droite par des unités du British Expeditionary Force ou BEF.*

Fin novembre, le régiment est alors reconstitué avec des troupes de la classe 14, appelées par anticipation, des « récupérés » après les commissions de réforme de l'automne, et des blessés de retour de convalescence, comme François. Le 135ème prend ses quartiers d'hiver et reste dans le secteur du château d'Hooge pendant 4 mois. La vie d' « hommes de la boue » vient de commencer pour eux : 6 à 8 jours de tranchées, repos à l'arrière-front pendant 2 ou 3 jours.

François témoigne de sa nouvelle vie :

« Enfin je retrouve des anciens, mais pas tous. Je rentre à la 27ème compagnie du 135ème. [...] On part à Ypres, à Hooge<sup>19</sup>, tout est démolé, puis on arrive en face de Zonnebeke. C'est là que l'on va rester. Déjà les jambes sont quillassées jusqu'au genou et il faut rester dans l'eau et la vase pendant je ne sais combien de temps. La classe 14 qui commence sa campagne ne fait pas long feu, trois ou quatre jours après, il n'y en a plus, tous évacués ou enterrés. Je suis à peu près un des mieux pour résister. Je suis le turc du capitaine qui n'est pas mauvais cheval, ça me sauve un peu ».

François est déjà un vétéran aguerri, il sait déjà comment tenir face à l'ennemi : son corps, endurci après les premiers mois de guerre, résiste mieux au froid et à l'humidité, son attitude face au feu le sauve des éclats d'obus et des plaies par balle, son ancienneté et sa blessure lui permettent peut-être de prendre « du galon ». La suite de son carnet est délicate à interpréter : nous ne savons pas si le mot « turc » désigne un soldat considéré comme l'ordonnance du capitaine de compagnie et sa tâche consiste alors à « faire la navette la nuit, je le connais le terrain de Zonnebeke à Hooge », ou si il est recruté pour les missions plus périlleuses. Nous pensons que la première proposition est la bonne car un peu plus loin, il avoue qu'il se retrouve à fêter Noël avec les « copains ordonnances des officiers du bataillon ». Chaque nuit, il apporte les comptes-rendus rédigés par son capitaine au sujet de l'activité ennemie dans le secteur de Zonnebeke au chef de bataillon et au colonel installés à Hooge. Au retour, il ramène les ordres du PC pour la journée suivante au capitaine. Une stratégie d'évitement comme une autre pour s'éloigner de l'enfer des premières lignes ? Nous en reparlerons avec le cas de Jean AUBREE.

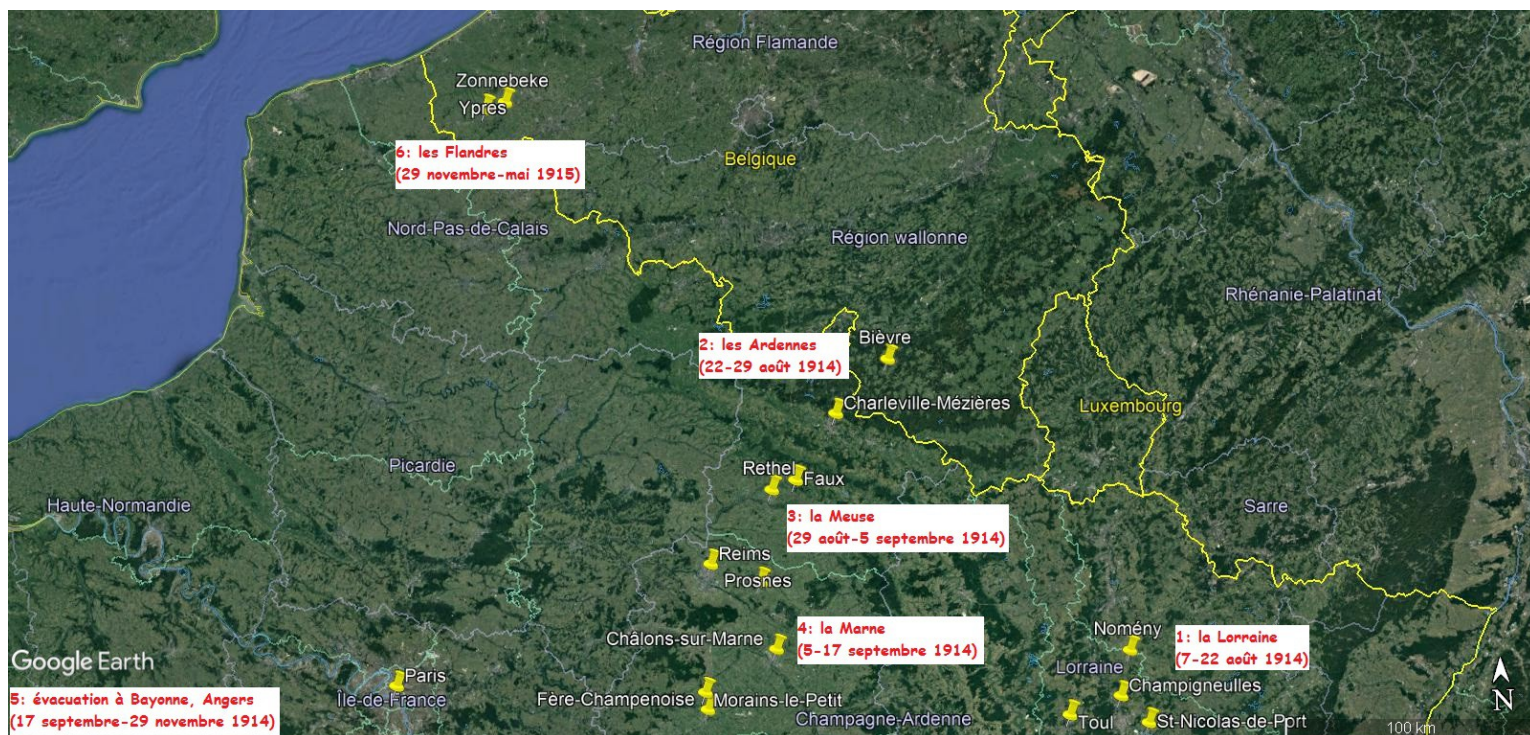
<sup>19</sup> D'après le JMO, le PC du colonel AUDIAT-THIRY (le dixième chef de corps en cinq mois de campagne...) est établi au château d'Hooge.





*Un exemple de tranchées creusées dans les plaines humides des Flandres : les « gars » du 135ème vivent quotidiennement dans la boue pendant leur premier hiver sur le front. Il leur faut jeter l'eau hors des tranchées et aménager des caillebotis au fond<sup>20</sup>.*

Son régiment ne passe pas les deux derniers mois de l'année dans l'inactivité, car la vie de tranchées implique de toujours rester offensifs. Quelques coups de main sont menés, qui conduisent encore à des pertes élevés, notamment parmi les Nozéens du 135ème : Henri LELOUP est tué le 26 octobre 1914, François CRESPEL est fait prisonnier le 27 novembre, François BURON et Marcel CORBIN décèdent à l'hôpital fin novembre-début décembre, Pierre BRIE est tué le 4 décembre. Le bilan de l'année pour le régiment de François est tragique : 6000 hommes et 90 officiers sont hors de combat.



*Le parcours et les batailles de François pour l'année 1914 en 6 étapes. L'horizon de vie et les connaissances géographiques du « gars » DOUCET se sont considérablement élargis en quelques mois.*

<sup>20</sup> François témoigne avoir aidé, avec les « gars » de la corvée de soupe, un copain tombé dans un trou d'obus jusqu'au cou. Ils l'ont sorti avec des courroies.